

## Lettres de Proudhon au docteur Cretin

Chantal Gaillard  
Secrétaire générale de la Société P.-J. Proudhon

### Présentation

Les deux lettres que nous publions ici se situent en 1854 à un moment clé de la vie de Proudhon, puisque c'est l'année où toute sa famille a été touchée par l'épidémie de choléra qui sévit en France. Sa femme et sa fille aînée Catherine s'en remettent vite, mais sa deuxième fille, Marcelle, est très fortement atteinte, et elle en mourra au mois d'août, au moment où Proudhon est lui-même très malade, au point que ses amis lui ont caché ce décès. Ces deux lettres sont écrites au docteur Cretin, ami et médecin personnel du philosophe, mais aussi compatriote, puisqu'il est né dans le Doubs en 1820. Médecin généraliste dans ce département de 1845 au début de 1848, il revient à Paris pour participer au débat politique en tant que journaliste, en particulier dans *Le Peuple* de Proudhon. Après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte il revient à la médecine. Guéri par le Docteur Pétroz, un des pionniers de l'homéopathie en France, il devient son disciple et consacre toute son énergie à cette nouvelle façon de soigner, ne supportant pas qu'elle soit contestée.

La première lettre, écrite le 16 avril 1854, fait allusion à une forte dispute entre le docteur Cretin et Proudhon, car le premier reproche au second d'être trop tiède à l'égard de l'homéopathie. À cette occasion, le médecin, qui avait un caractère entier et irascible, a accusé le philosophe de ne pas lui faire confiance et il envisage alors de ne plus le soigner. Proudhon essaie de le calmer en lui présentant des excuses, car il a dû, comme souvent, dire des paroles qui dépassent sa pensée.

Ensuite, le philosophe fait le point sur ce qu'il pense de l'homéopathie, mais aussi de la médecine, et surtout des rapports entre le médecin et ses malades. Cette discussion montre que Proudhon a la même attitude et les mêmes exigences dans sa vie privée que dans sa philosophie : il insiste sur l'autonomie et la liberté qui doivent être données à l'être humain dans toutes les circonstances, et pas seulement dans la vie politique. La revendication de cette autonomie est liée au fait que Proudhon discerne dans chaque humain une capacité à se soigner, mais aussi une capacité à contester les choix thérapeutiques du praticien. Il s'ensuit que le malade doit coopérer avec son médecin pour que le traitement soit plus efficace, ce qui est tout à fait reconnu aujourd'hui.

Proudhon reconnaît les mérites de la médecine, mais il affirme qu'elle est un art plutôt qu'une science, dont il voit d'ailleurs les limites avec beaucoup de réalisme. C'est pourquoi il refuse le médecin dominateur qui prétend tout savoir, et il est exigeant à son égard : il doit avoir de grandes qualités humaines (de l'intuition, de l'empathie) aussi bien qu'intellectuelles (c'est un homme de science).

En fin de compte, l'attitude de Proudhon face à médecine et aux médecins est très moderne, puisqu'il revendique la liberté de choisir la façon de se soigner, la participation du malade aux soins, et la remise en cause éventuelle du médecin et de son traitement. Tout cela correspond aussi bien à la personnalité de Proudhon qu'à sa philosophie, qui affirme avant tout la dignité et la liberté humaines.

---

Paris, le 16 avril 1854

Mon cher Cretin, votre lettre datée du 10, c'est-à-dire de lundi soir est écrite *ab irato* !

J'ai laissé passer la semaine dans l'espoir que ma réponse vous trouverait l'esprit plus calme.

Puisque vous avez pris la peine de me sermonner, je veux bien discuter avec vous : la discussion remet les esprits comme elle les irrite, et rallie les cœurs autant qu'elle les sépare. Mais, auparavant, il faut couler bas cette vilaine et malhonnête chose qui ne devait jamais vous venir à la pensée, encore moins toucher de votre plume et que vous appelez votre congé. Doutez-vous de ma confiance en votre capacité médicale et en vos bons offices ? J'affirme que ce doute serait aussi injuste pour moi qu'injurieux pour vous, et si ma confiance n'est point absolue (jamais médecin n'en obtiendra de moi une pareille), tout au moins est-elle, à votre égard, aussi grande que je puisse l'éprouver pour personne. Je vous l'ai suffisamment prouvé en vous abandonnant entièrement, il y a 18 mois, ma pauvre petite malade... Vous plaignez-vous des formes de mon langage, de la liberté ou familiarité trop grande de mes manières ? Sur ce point, je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions. Je regrette, je rétracte ce qu'il peut y avoir eu de blessant pour votre amour-propre dans mes paroles, surtout devant un tiers. Il me semble cependant, à la véhémence de vos réclamations, à l'âpreté de vos reproches, que le témoin de cette petite scène a dû se dire que médecin et malade devaient être bien sûrs l'un de l'autre pour se permettre, l'un une telle désobéissance, l'autre de si furieuses menaces !... Mais je veux avoir tort tout seul ; je vous fais donc mes excuses ; êtes-vous content ?

J'aborde maintenant les considérants de votre épître, et, passant sur les louanges que vous me donnez et votre reconnaissance, je vais droit au fait, à ce qui fait l'objet de vos remontrances : la médiocrité de ma foi dans la médecine homéopathique et la soumission que vous exigez de vos malades.

Je pensais m'être suffisamment expliqué avec vous sur l'homéopathie pour être dispensé d'une déclaration en forme ; je la reproduirai cependant, cette déclaration, en termes catégoriques.

Je crois à l'homéopathie comme je crois à la phrénologie, au magnétisme animal, aux tables qui tournent, à l'existence d'un fluide électrique, lumineux, vital, etc. c'est-à-dire que je crois que la science humaine a conquis sous le nom d'homéopathie un principe de plus, un ordre, jusque-là inconnu, de phénomènes et de vérités.

Mais je ne crois pas que ce principe nouveau et encore si peu exploré, ruine les autres connus depuis plus longtemps ; je crois que seulement il s'y *ajoute*, qu'il fait *corps* avec eux, et que tous ensemble forment le système immense, à faces multiples, opposées, contradictoires, de la science universelle. Je crois, pour spécialiser davantage ma pensée, que l'homéopathie n'est qu'une variété de l'art infini de guérir ; qu'au fond elle pourrait bien s'identifier avec l'allopathie et l'hygiène ; je vous dirais même que je ne nierais purement et simplement l'homéopathie si vous me souteniez que cela n'est pas.

Ce qui prouve, au reste, que j'ai raison, c'est que vous reconnaissez vous-même que les malades guérissent par tous les traitements, comme on dit que tous les chemins conduisent à Rome ; il n'y a de différence que sur la longueur du parcours. Seulement, vous revendiquez pour l'homéopathie l'avantage d'une plus haute certitude : *Linea recta brevissima*.

Vous abondez encore plus dans mon sentiment à propos des doses, vous avouez que certains cas exigent des doses infinitésimales ; certains autres, des doses appréciables ; quelques-uns, enfin des doses pondérables. – Vous le confirmez par votre propre pratique, quand vous ordonnez à ma femme, pour une contusion, un emplâtre de cérat ; à ma fille Stéphanie, pour une enflure à la gorge, un cataplasme etc. – Distinguons, direz-vous : il s'agit de cas *chirurgicaux*, non de pathologie ! Et moi, je réplique que la chirurgie et la médecine sont entre elles comme la *zoologie* et la *botanique*, qu'il n'y a pas de ligne de démarcation, que ce sont des indéfinissables. Que de maladies internes on traiterait peut-être comme une jambe cassée comme l'*acarus* de la gale, si nous pouvions pénétrer jusqu'à leur siège, si nous les connaissions davantage !...

En deux mots, quoi que vous disiez, votre théorie, pour rationnelle qu'elle soit, n'en demeure pas moins dans la pratique toute conjecturale ; ce que je ne dis point pour diminuer votre sagacité et votre mérite, au contraire, je crois que le médecin est avant tout un homme de *divination* ; ce n'est même que par là qu'il se distingue de l'empirique.

Puis donc que vous n'opérez, ne pouvez opérer et n'opérerez jamais que sur des probabilités, j'en conclus, d'abord, que le degré de confiance accordé aux médecins, ou pour mieux dire de *foi à la médecine*, n'est jamais que proportionnel et relatif, proportionnel aux suggestions de l'instinct du malade, et relatif à la gravité et à la complication de son état.

Pour m'exprimer plus clairement, s'il m'est possible, je tiens qu'en toutes les circonstances de la vie, prise dans sa totalité, soit à l'état de malaise, soit à l'état de santé, soit dans la période de croissance, soit dans celle de décroissance, le rôle du médecin ou de la médecine ne figure que pour la moindre part, et celui de la nature même, c'est-à-dire des instincts, de l'appétit, des passions, etc., etc., pour la plus grande. Et moi, sauf votre respect, docteur, je suis médecin quand je me donne la peine de proportionner le travail au temps, de le couper par séances ; quand je soigne un rhume, un refroidissement une esquinancie, et mille autres petites affections pour lesquels nul ne songea jamais à appeler un médecin : vraiment, à raisonner à la rigueur, nous ne devrions ni boire ni manger sans la médecine ; comme nous ne devrions oser faire un pas, sans appeler le mécanicien et le maître de danse. Cependant, nous voyons que l'espèce humaine en use tout autrement, et ne s'en porte pas plus mal ; au contraire, les choses vont d'autant mieux que chacun, avec une dose suffisante de connaissance et un instinct plus délicat, sait mieux se diriger dans la foule des cas ordinaires et des affections pathologiques légères...

Oui, docteur, je vous l'avoue, même alors que j'obéis littéralement à vos prescriptions, je n'ai en vous qu'une fois conditionnelle et provisoire ; je vous consulte volontiers lorsque mon sens intime refuse ses indications, mais, je suis plus content, alors que je puis me passer de vous. Je vais moi-même jusqu'à faire quelquefois des expériences, à mes risques et périls, sur ma personne ; la raison est que je n'aime point, même quand je souffre, agir en bête, et que mon premier médecin, comme disait Tibère, c'est moi. Je suis si bien affirmé dans cette manière de voir, que je la crois essentielle à toute médecine théorique et philosophique, autant qu'à toute saine thérapeutique, et l'une des idées que je caresse, et que je voudrais voir professer à l'Académie, c'est d'apprendre aux hommes à développer en eux la faculté de se guérir eux-mêmes, la *sui medicatio*, l'*autothérapie*, si vous me permettez d'ajouter des mots à votre dictionnaire.

Permis à vous, cher ami, de penser et de dire là-dessus tout ce que vous voudrez ; je sais, ou plutôt j'entrevois d'avance toute la série des conséquences formidables que vous pouvez en tirer. Votre dialectique pessimiste et comminatoire ne m'effraye point. Je puis me tromper une fois, dix fois, cent fois, dans mes appréciations, je cours le risque de me tuer en croyant me guérir, je l'accorde ; mais il est une chose plus précieuse que la vie même et que je veux développer en moi à tout prix, à tout risque, c'est la disposition de moi-même et le

libre gouvernement de mon corps et de mon âme. Ne venez donc pas, je vous prie, comme Purgon, me menacer de l'apepsie, puis de la bradipepsie, puis de l'apoplexie si je refuse de prendre votre clystère ; cet absolutisme m'irrite, m'ôte la docilité et ne vous convient point. Le vrai médecin est celui qui, je vous le répète, éclaire mon esprit, aide mon instinct, redresse mon jugement ; hors de là, dis-je, vous n'êtes point médecin, vous n'êtes qu'un guérisseur, ou votre malade n'est qu'une bête. Est-il besoin que j'ajoute que mes enfants c'est moi, et qu'habitué à les voir, sachant de quel sang ils sont formés, je crois les connaître mieux que personne ? Ceci vous paraîtra du mystérieux ; ce n'est pas plus mystique que le *similia similibus* ou les doses infinitésimales.

À mon tour, cher ami, je vous engage à réfléchir sur ces choses, et avant de me traiter d'esprit rétrograde et rebelle, vous ferez bien de voir si vous n'êtes pas vous-même un esprit exclusif et dominateur.

Le malade disputer le médecin ?— Oui, docteur, ne vous en déplaie ; tout comme le plaideur avec l'avocat et le fidèle avec son évêque. Sans cette condition, je vous le répète pour la seconde fois, vous faites de la médecine vétérinaire ; vous ne faites pas de la médecine d'hommes.

Vous me dites que si Marcelle vit, elle le doit surtout à Monsieur Pétriz. J'aime à le croire, sans pouvoir comme vous l'affirmer. Mais je vous déclare que si vous et monsieur Pétriz avez toute ma reconnaissance, cette reconnaissance s'adresse surtout aux deux hommes ; quant aux deux docteurs, je ne puis que répéter le mot profond d'un de vos pères : *Ils la pansèrent, Dieu la guérit*. Maintenant, votre homéopathie est à bout ; telle est du moins mon opinion.

Puisque nous voilà revenu à cette malheureuse enfant, je vous dirai, pour vous mettre en joyeuse humeur, que j'ai supprimé le camphre, tout à la fois sur vos observations et sur l'antipathie que ma femme et moi nous avons pour cette drogue. Je continue les bains de sel et le sirop antiscorbutique ; si vous avez quelque *allopathisme* plus efficace contre son éruption et contre la faiblesse de ses jambes, vous me ferez plaisir de me le faire connaître, car je le cherche, et je suis résolu, s'il me convient, de l'appliquer.

Permettez-moi, maintenant, cher ami, d'espérer que vous reviendrez nous voir ; *le médecin n'a pas le droit de refuser ses conseils, alors même que le malade n'est pas disposé à les suivre* ; c'est une maxime qui n'est peut-être pas d'Hippocrate, mais qui est digne de lui et de vous. Prendre votre *congé*, comme vous dites, ce serait me faire croire que vous trouvez la course trop longue, et vous mettre doublement en tort. Vous auriez tort, parce que votre résolution me supposerait envers vous des sentiments que je n'ai pas ; et tort encore, parce qu'elle ne se reposerait que sur une appréciation, à mon avis mal entendue et exorbitante, de l'autorité médicale.

Je vous serre la main.

P.-J. Proudhon

Paris, 7 mai 1854.

125

Mon cher Crétin, j'ai bien regretté de ne pas m'être trouvé chez moi lors de votre dernière visite avec Briot, afin de couler à fond, de vive voix, notre ridicule querelle. Je suis bien têtue, surtout quand on m'argumente ; mais je vous trouve encore plus chatouilleux. Il faut pourtant vous résigner à une dernière bordée.

Rayez donc une bonne fois de vos lettres à vos amis ce vilain mot de *reconnaissance*, que je trouve encore plus malséant dans votre bouche et plus offensant pour moi que celui de *congé*, et contre lequel je proteste avec une égale force. Il est trop clair, en effet, que sur un pareil terrain je dois être battu ; dès que vous parlez de reconnaissance, c'est moi qui suis *l'ingrat*.

Je jette mes idées au vent ; c'est pour tout le monde. Quiconque prend la peine de les examiner, m'honore ; quiconque les approuve, par cela même m'a payé. Si jamais j'ai quelque droit à une rémunération pour mes travaux d'économiste, à la société seule il appartiendrait de me récompenser ; mais ni vous, ni quelque individu que ce soit ne me devait rien, attendu que je ne vous rends pas de service personnel. Il en est autrement du médecin qui va voir le malade... Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. De vous à moi, sur ce chapitre, il n'y a donc aucune parité, et la quittance que vous me délivrez au moyen de cette singulière compensation, je la refuse.

Sur le fond du débat, je ne veux point rentrer dans la discussion, parce qu'elle vous agite et vous aigrit, et qu'après tout je ne tiens pas le moins du monde à avoir raison. Je me bornerai donc à vous déclarer une bonne fois, non pour vous répondre, mais pour sauver ma propre honorabilité, mes vrais sentiments sur la médecine et les médecins.

Je ne suis le singe ni de Rousseau ni de Molière, et je ne fais nulle profession de scepticisme outré qui me ferait encore plus de tort qu'à ceux qui en seraient l'objet. Je regarde la science médicale, prise dans toutes ses branches, comme une des plus élevées, bien qu'elle conserve toujours, dans la pratique, quelque chose d'essentiellement conjectural ; je crois qu'elle peut rendre des services de plus en

plus grand à l'humanité, pour peu que la philosophie la guide, et qu'elle s'affranchit du matérialisme, qui est son véritable écueil.

Je crois en particulier que l'homéopathie, dans son double principe, contient une découverte précieuse et qu'elle est un pas de plus dans l'art de guérir ; je la loue surtout de ce que, par son *dynamisme*, elle tend plus que tout autre théorie à échapper au matérialisme grossier dont je parle. Mais tout cela ne m'empêche pas de regarder la médication proprement dite comme chose divinatoire, plutôt que démonstrative et méthodique, et c'est pour cela que je crois qu'il peut exister en tout être vivant un instinct médical ; que je n'aurai jamais en un médecin, quel qu'il soit, de foi implicite ; que je n'accepte les ordonnances que sous bénéfice d'inventaire ; que je ne crois à leur effet, alors même que je les exécute, qu'avec réserve, et que le degré de ma confiance envers tout docteur ne s'exprimera jamais que par cette formule dubitative, *bon, très bon, ou mauvais à consulter*.

126

Je puis courir risque de la vie en m'ingérant de juger vos prescriptions : mais je regarde ce risque comme un moindre mal pour moi que l'abandon absolu de mon libre arbitre, ou, si vous aimez mieux, de mes suggestions intérieures et de mes pressentiments.

Ce que je fais avec le médecin, je le pratique avec tout le monde, et, si je regrette quelque chose, c'est de ne le pas faire assez. J'abjurerais toute mon économie, je nierais la loi de la *division* si elle devait avoir pour résultat de créer une mutualité de despotisme dans laquelle personne n'aurait le droit de penser par soi-même, d'examiner, de choisir hors de sa spécialité.

Vous êtes blessé de ce que j'assimile l'homéopathie à la médecine expectante, et là-dessus vous me faites, sur votre bonne foi, un dilemme aussi mal conçu qu'on en ait fait depuis feu Aristote... Non, mon cher, je ne vous crois ni charlatan ni imbécile, et pour la troisième fois, je vous supplie de ne jamais soulever avec moi de ces questions qui touchent à la délicatesse et à la conscience. Je vous sais homéopathe de bonne foi, de trop bonne foi peut-être ; ceci entendu, je dois avouer qu'EN FAIT, dans mon opinion, l'homéopathie se réduit la plupart du temps, à l'expectation.

Concluons, et soyons sages tous deux.

Je n'ai pas d'autres médecins que vous ; je ne dis pas, si vous cessez de nous voir, que je me priverai, le cas échéant, des conseils de vos confrères. Vous savez d'avance dans quelle mesure je me propose d'en user. Quoi donc ; si moi malade je disais au médecin : *Expliquez-moi ma maladie, donnez-moi vos indications, et je me charge du reste*, est-ce que j'offenserais le médecin ? Et le docteur aurait-il le droit de

m'abandonner ? Y a-t-il connexité nécessaire entre le diagnostic, le pronostic et la liberté que je me réserve sur le traitement ?

Voulez-vous donc continuer à voir mes enfants ? C'est moi qui vous le demande. Vous ne trouverez guère de clients de mon espèce, et si le sacrifice est rude pour votre amour-propre, au moins il sera rare, je m'en flatte. Voulez-vous, dis-je, nous continuer de temps à autre vos visites, au moins quand je vous appellerai, quitte à me trouver encore désobéissant et rétif, quitte à me gronder bien fort si vous voulez ?

Après le sermon que vous m'avez prêché en deux fois sur la *reconnaissance*, je tiens à ce nouveau service. Hors de là, ne me parlez pas d'amitié ; il me serait impossible d'y croire. *Charitas patiens est*, dit saint Paul.

J'ai couru toute la semaine encore après des documents pour la deuxième édition du *Manuel* qui est sous presse ainsi que mon travail sur les chemins de fer. J'ai rassemblé aussi d'excellents matériaux pour mon traité d'Économie, que je regarde comme fait et parfait dans mon esprit. Et puisque vous êtes en veine de gratitude, j'espère qu'une année ne se passera pas avant que j'aie conquis de nouveaux titres à ce sentiment qui vous est si cher vis-à-vis de moi.

Bonjour.

P.-J. Proudhon